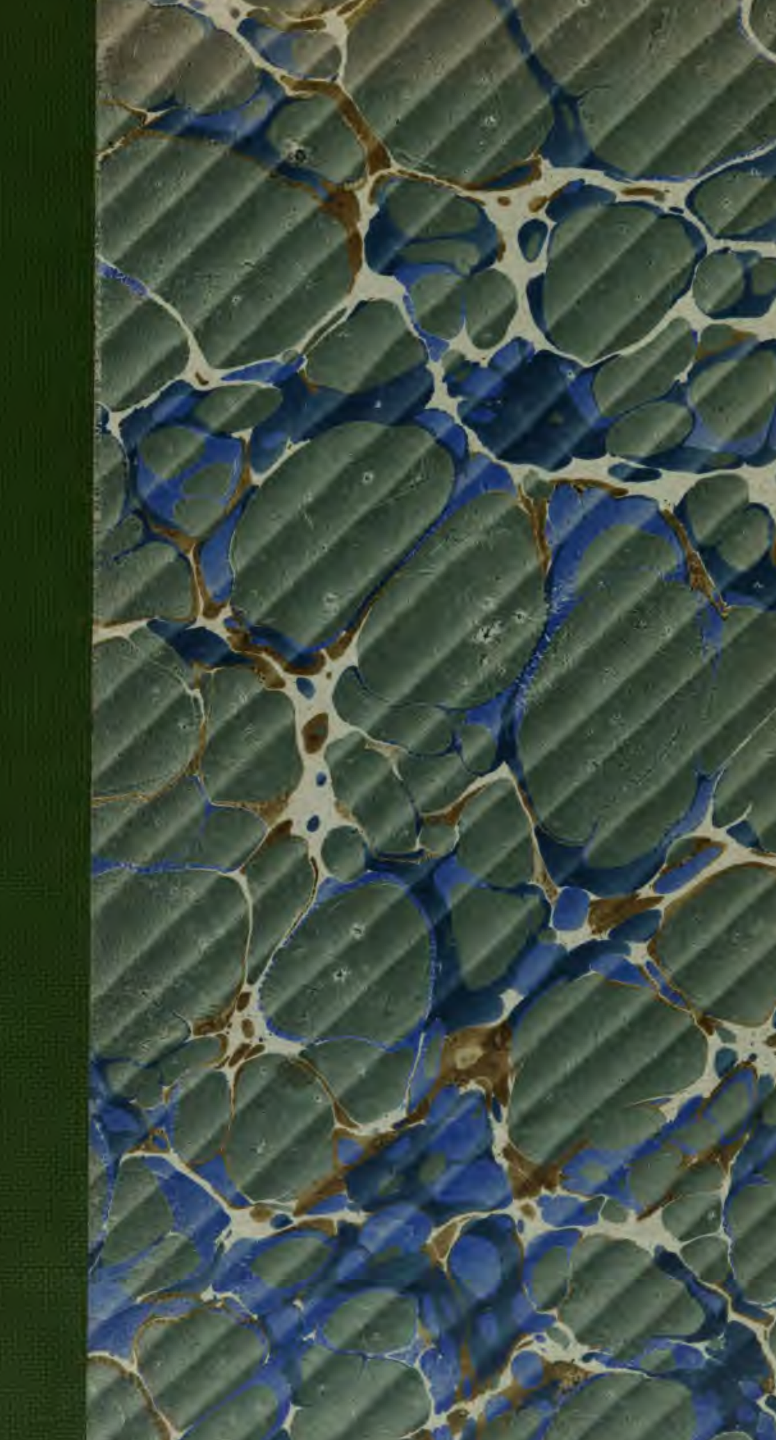
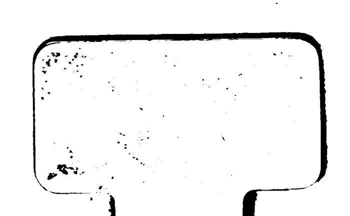
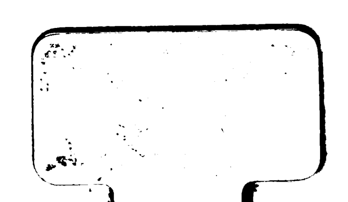



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LES DANGERS DE L'ABSENCE, OU LE SOUPERDE FAMILLE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, ET EN PROSE.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, à Paris, par les COMÉDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROI, le 11 Novembre 1788.

Et devant Leurs MAJETÉS, à Versailles, le 2 Janvier 1789.

Par M. PUJOULX, de plusieurs Sociétés Littéraires.

Prix, 1 liv. 10 sols.



A PARIS,
Chez CAILLEAU, & fils, Libraires-Imprimeur, rue Gallande, N°. *64*.

M. DCC, LXXXIX.



A MON PERE.

Les *Dangers de l'absence* ont été composés en 1783, & n'avoient été précédés, vous le savez, que de quelques esquisses d'étude, jouées en société, ou sur des Théâtres subalternes ; cette Pièce peut donc être regardée comme mon premier ouvrage dans le genre dramatique ; à ce titre je dois vous l'offrir.

Cette petite Comédie étoit à peine achevée, lorsqu'un cadre bien différent s'offrit à mon imagination ; je le remplis en peu de tems, & le succès des *Caprices de Proserpine*, (succès plus heureux, puisque vous en fûtes le témoin, & que vous pûtes le partager), me fit bientôt négliger mon humble *Souper de famille*.

Ma longue défiance pour cet Ouvrage, a pris sa source dans ce qui pouvoit le faire accueillir. Je n'osois hasarder le tableau de l'intérieur domestique, qu'offre le second Acte : mon cœur l'avoit tracé; mais l'expérience m'apprenoit que les succès du bel-esprit sont plus certains que ceux du sentiment.

Je me disois quelquefois : ma Pièce est morale, c'est un motif d'indulgence ; mais à cette epoque même, j'avois devant les yeux un succès inoui, qui sembloit presque prouver qu'il falloit faire des Pièces immorales pour avoir beaucoup de spectateurs.

A dix-huit ans j'avois la manie d'écrire, à vingt-deux je ne l'avois plus, parce qu'à cet âge je



commençai à admirer, peut-être à sentir les modèles, jusques là je ne les avois que lus.

Le père de notre Comédie, dont j'avois dit :

« Paris se reconnoît encor dans ses Portraits :
» Le vrai beau ne vieillit jamais ».
(*Caprices de Proserpine*).

Molière m'occupa tout entier ; eh ! comment aurois-je pû songer à mes foibles esquisses, en lisant, en relisant sans cesse le Tartuffe & le Misanthrope !

D'un autre côté les affaires, de fréquens voyages, remplissoient mes momens, & ce n'est que lorsque le genre de mes occupations a changé, que j'ai pu revenir à un Art que j'ai toujours aimé ; mais qui est incompatible avec la poussière des Bureaux, & les hiéroglyphes de la Chicanne. La plume de l'Auteur dramatique ne sauroit tracer un tableau de Finance, qui offre toujours sur la même ligne la cupidité du Traitant qui reçoit, & la misère du Cultivateur qui paye ; elle ne pourroit minuter la Requête qui doit servir à égarer l'innocence dans le labyrinthe des loix. Ah ! la Poésie console l'humanité ; mais le Commis de Bureau, le Commis d'Étude, sont les instrumens, (bien innocens à la vérité,) de deux Arts qui l'oppriment & la désolent.

Avant de m'essayer de nouveau, je voulus revoir mes anciennes productions. Je confiai le *Souper de famille* à un Acteur cher au public par ses grands talens, & aussi cher à tous ceux qui le connoissent, par ses qualités personnelles. J'avoue avec plaisir que c'est lui qui m'engagea à mettre cet ouvrage au Théâtre. Cet Acteur vous est connu, mon Père, il a fait pendant plusieurs années les délices

de la ville que vous habitez, (*) (*Bordeaux*). Le vice que j'ai attaqué dans les *Dangers de l'absence*, est commun, sur-tout chez les Riches parvenus, parce que les gens de cette classe, voulant se rapprocher des Grands, cherchent, ainsi que ces derniers, à se persuader que le plaisir est leur principale affaire. Que de travers aussi répréhensibles sont cachés sous des superficies brillantes! — *Madame de Florville*, Mère légère & coquette, est presque UNE FEMME COMME IL FAUT; *M. de Florville*, bon Mari, franc & sensible, n'est qu'un BOURGEOIS; ainsi, l'on voit que j'ai voulu mettre en opposition les travers du grand monde, avec les vertus de la Bourgeoisie.

Je me rappelle, avec une douce satisfaction, les éloges que les Journalistes & les Gens de Lettres, ont donnés à cet ouvrage, parce qu'ils ont sur-tout flatté mon cœur. Tout m'engage donc, ô mon Père! à vous faire l'hommage de mon succès, puisque c'est près de vous & dans le sein de ma famille, que j'ai puisé ces sentimens qui ont fait applaudir mon petit *Souper de famille*.

(*) Je ne dois point rapporter ici les éloges bien mérités donnés à M. Grangé : ils sont consignés dans tous les Journaux; le public les lui répète chaque jour, & personne n'en sent plus que moi toute la justesse. Mais outre les obligations que lui a chaque Auteur, dont il fait valoir les ouvrages, je lui en ai de particulieres que je ne puis taire. Il m'a indiqué des coupures, des transpositions heureuses, sur-tout dans les Scènes des Enfans, & c'est sans doute à ses conseils, que je dois un avantage fort rare, celui de voir ma pièce jouée à la vingt-quatrième représentation, telle qu'elle l'a été à la première, c'est-à-dire, sans avoir supprimé un seul trait, un seul mot.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DE FLORVILLE.	*M. Grangé.*
Mad. DE FLORVILLE.	*Mad. Cardon.*
AUGUSTE. } fils & fille	*Mlle. Rose*
JULIE.	*Renaud.*
de Monsieur & Madame de Florville, âgés d'environ huit à douze ans: Auguste est l'aîné.	*Mlle. Chevalier.*
CANDOR, Père de Madame de Florville.	*M. Courcelles.*
AMBROISE, vieux serviteur de M. de Florville.	*M. Périgny.*
LISETTE, femme de Chambre de Madame de Florville.	*Mad. Raymond.*
LA FLEUR, Domestique de Madame de Florville.	*M. Valleroy.*
DEUX DOMESTIQUES.	(*Personnages muets*).

La Scène est chez M. de Florville, dans une Maison de Ville & de Campagne, à une demi-lieue de Paris.



LES DANGERS DE L'ABSENCE.

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon, bien meublé.

SCENE PREMIERE.

M. DE FLORVILLE, AMBROISE.

M. DE FLORVILLE.

Tu as beau t'en défendre, mon cher Ambroise, tu es le seul de mes anciens domestiques que ma femme ait conservé; tu avois toute ma confiance avant mon départ, & je crois que tu la mérites



encore; ainsi, c'est de toi seul que je peux apprendre des détails qui importent à ma tranquilité; c'est de toi seul, enfin, que je peux savoir ce qui s'est passé dans ma maison pendant deux ans d'absence.

AMBROISE.

Mon cher maître...

M. DE FLORVILLE.

Je ne suis ici que depuis deux jours; mais j'en ai assez vu pour me prouver qu'il s'est fait un grand changement, & si je voulois me donner le tems d'observer, je pourrois avant peu me passer de tes éclaircissemens.

AMBROISE.

Eh bien, Monsieur, pourquoi me presser?..

M. DE FLORVILLE.

Parce qu'on apprend jamais assez tôt le mal pour y apporter le remède, & d'ailleurs ma femme ne saura pas que tu m'as dit...

AMBROISE, *vivement.*

Je le saurai, Monsieur, & c'est assez pour moi.

M. DE FLORVILLE.

Quelle obstination! Loin de trahir Madame de Florville en m'instruisant de ses erreurs, c'est au contraire la servir; c'est me donner les moyens de la ramener à ses devoirs. Parle, dis-moi, par bonté, par reconnoissance, ce que d'autres me diront par intérêt: je n'ai pas de tems à perdre; ou tu vas tout me découvrir, ou je vais appeller un des domestiques de ma femme, faire briller l'or à ses yeux, & ce que la raison & mes prières n'ont pu faire sur ton cœur, ma bourse le fera sur celui d'un être méprisable.

AMBROISE, *l'arrêtant.*

Ah! mon maître, qu'allez-vous faire! quel moyen!.. Songez qu'il pourroit noircir votre épouse à vos yeux, ajouter la calomnie à la vérité, qui n'est, hélas! que trop cruelle; & plus il vous diroit de mensonges & d'horreurs, mieux il croiroit gagner son salaire. Qui paye un valet pour trahir ses maîtres, est toujours sûr d'être trop bien servi.

M. DE FLORVILLE.

Eh bien, Ambroise, empêche-moi d'avoir recours à des moyens si contraires à ma manière d'agir.

AMBROISE.

Avant tout, promettez-moi de ne point faire usage de ce que je vais vous dire pour chagriner ma maitresse.

M. DE FLORVILLE.

Tu connois mes sentimens pour ma femme, & tu peux penser?..

AMBROISE.

Pardonnez; mais c'est que j'aimerois mieux mourir, que de porter le trouble dans votre ménage.

M. DE FLORVILLE.

Pour achever de te tranquiliser, je te jure de te confier les moyens que j'employerai pour la ramener, & de n'en faire usage que quand tu les auras approuvés.

AMBROISE.

Au moins me permettrez-vous...

M. DE FLORVILLE.

Ne me cache rien. Je connois trop ma femme,

je ſuis trop prévenu en ſa faveur pour ne pas excuſer toutes ſes erreurs ; elle eſt foible, &...

AMBROISE, *vivement.*

Elle eſt foible ; c'eſt cela, mon maître, ce mot renferme tous ſes torts. Entraînée par l'exem ple de quelques femmes, qui ſemblent ſe faire un devoir d'oublier qu'elles ſont mères, elle...

M. DE FLORVILLE.

Tu héſites... Elle a oublié qu'elle l'étoit ; elle a négligé ſes enfans, je ne m'en ſuis que trop apperçu. Mais pourquoi a-t-elle renvoyé ſon ancienne femme de chambre, qui leur ſervoit de gouvernante?

AMBROISE.

Parce qu'elle s'occupoit trop de vos enfans, &... pas aſſez de la parure de Madame.

M. DE FLORVILLE.

Et vraiſemblablement celle qu'elle a priſe, cette Liſette que j'ai vue, n'a que le mérite futile qui manquoit à l'autre?

AMBROISE.

Je ſuis forcé de l'avouer, Monſieur, vous arrivez aſſez tôt pour empêcher que l'exemple de celle-ci ne détruiſe dans leur cœur les bons principes que la première y a laiſſés.

M. DE FLORVILLE, *très-ému.*

Explique-toi?

AMBROISE, *héſitant.*

Vous avez dû vous appercevoir que... Madame traitoit ſon père... avec un peu d'indifférence?..

M. DE FLORVILLE.

Tu foiblis, Ambroiſe ; je ne ſuis ici que depuis deux jours, & je me ſuis apperçu qu'elle le traitoit

très-indifféremment ; comme un étranger, & un étranger qui nous est à charge.

AMBROISE.

Hélas! Monsieur, cette Lisette a l'imprudence de répéter devant les enfans, ce que Madame dit... sans y songer, de son père.

M. DE FLORVILLE.

Cette Lisette est jeune, sans expérience ; elle ignore l'art d'élever des enfans, de former leur caractère. Mais ma femme, qui parle avec mépris de son père, est plus que légère. — Au moins les domestiques ont pour lui les attentions...

AMBROISE.

Ils renchérissent sur Madame ; moi seul, quand on me l'a permis, lui ai offert mes services.

M. DE FLORVILLE.

J'entends, tout ce changement s'explique de lui-même. Madame de Florville en me voyant partir pour Saint-Domingue, où j'allois recueillir une succession assez considérable, a cru qu'il étoit convenable de prendre un ton, une façon d'agir analogues à notre nouvelle fortune ; en conséquence, elle s'est liée avec quelques Bourgeoises ennoblies, plus vaines que les véritables nobles, en a pris l'orgueil, la coquetterie, & tous les défauts ; elle a chassé ses antiens domestiques, parce qu'ils n'étoient pas assez impertinens pour une femme riche ; sa femme de chambre, parce qu'elle élevoit ses enfans trop bourgeoisement, & elle a reçu son père avec indifférence, parce que sa bonhommie, sa franchise villageoise, contrastoient trop fortement avec sa vanité. Conviens, mon pauvre Ambroise, que voilà la conduite de ma femme, depuis mon départ, jusqu'à mon arrivée.

AMBROISE.

Monſieur...

M. DE FLORVILLE.

Ajoute à cela que mon retour lui a peut-être cauſé un peu de peine. En effet, quel mari pour une femme à la mode, qu'un bon bourgeois, franc & ſenſible, qui ſe ſouvient de ſon état, & ne regarde les dons de la Fortune, que comme des moyens d'augmenter ſes jouiſſances, en augmentant ſes bienfaits.

AMBROISE, *avec chaleur.*

Ah! mon cher maître! vous allez trop loin. Madame a pû s'égarer; mais ſon cœur n'a pû changer à ce point: elle n'a ceſſé de parler de vous en votre abſence; je lui ai entendu quelquefois lire vos lettres aux Dames de ſa ſociété, & elle ajoutoit toujours après cette lecture: il me tarde qu'il ſoit de retour, pour vous le préſenter, & juſtifier tout le bien que je vous en ai dit.

M. DE FLORVILLE.

Quand on néglige ſes enfans, on aime rarement ſon époux. Peut-être la vanité ſeule.... On vient.

AMBROISE.

Ce ſont vos enfans.



SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTE, JULIE.

JULIE.

BONJOUR, mon papa; comment avez-vous passé la nuit?

AUGUSTE.

Bonjour, mon cher papa.

M. DE FLORVILLE, *les embrassant.*

Bonjour, mes enfans. Vous vous êtes levés un peu tard aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ce n'est pas notre faute; nous ne pouvons nous lever que quand on nous le permet. —Bonjour, Ambroise.

M. DE FLORVILLE.

Et pourquoi ne demandez-vous pas la permission de vous lever tous les jours de bonne heure? cela vous feroit du bien.

AUGUSTE.

Oh! maman dit que nous l'embarrassons; cependant nous ne faisons pas grand bruit, car nous restons toute la matinée dans la chambre de notre grand papa, ou dans le jardin, à courir avec lui.

M. DE FLORVILLE.

Avez-vous embrassé votre maman ce matin?

JULIE, *embarrassée.*

Mon papa...

M. DE FLORVILLE.

C'eſt fort mal. — Qu'as-tu, Auguſte ? tu pleures, je crois.

AUGUSTE, *avec peine.*

Mon cher papa...

M. DE FLORVILLE.

Que t'a-t-on fait, mon enfant ?

AUGUSTE, *pleurant.*

Quand nous avons été habillés, j'ai dit à ma ſœur : « Julie, allons ſouhaiter le bonjour à maman ». Nous ſommes entrés doucement dans ſa chambre pour la ſurprendre ; elle étoit à ſa toilette ; en me jettant dans ſes bras pour l'embraſſer, j'ai dérangé un peu une de ſes boucles, &...

M. DE FLORVILLE.

Eh bien...

AUGUSTE.

Et elle m'a donné un ſoufflet bien fort, en me diſant que j'étois un ſot & un mal-à-droit.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quel excès !..

AMBROISE, *bas.*

Monſieur, contenez-vous, ſongez...

M. DE FLORVILLE, *ſe contraignant.*

Une autrefois il faudra prendre garde...

AUGUSTE.

Ce n'eſt pas le ſoufflet qu'elle m'a donné qui me fait pleurer ; mais c'eſt que je crains qu'elle ne m'en veuille toute la journée, parce que je ſais que quand on la décoëffe un peu, cela lui fait bien de la peine.

M. DE FLORVILLE.

Ne crains rien : je ferai ta paix avec elle.

JULIE.

Ambroise, sais-tu où est mon bon papa ?

AMBROISE.

Je crois qu'il est encore dans sa chambre.

AUGUSTE.

C'est bon, nous allons le chercher, & nous irons tous trois déjeuner au jardin.

M. DE FLORVILLE.

Allez, mes enfans, allez, & embrassez-le de ma part.

AUGUSTE.

Oui, mon papa, cela lui fera bien du plaisir.

M. DE FLORVILLE.

Auguste, ne pense plus à cela... Allez, allez.

AUGUSTE, *prenant la main d'Ambroise.*

Adieu, Ambroise; je t'aime bien va, parce que tu aimes bien mon bon papa.

AMBROISE.

Ces pauvres enfans! quel bon naturel!

SCENE III.

M. DE FLORVILLE, AMBROISE.

M. DE FLORVILLE, *agité.*

Tu viens d'entendre, Ambroise! Quand tu ne m'aurois rien appris, ce trait d'indifférence & de coquetterie auroit suffi pour achever de dessiller mes yeux sur la conduite de ma femme.

AMBROISE.

J'ai vu votre agitation; j'ai craint que vous ne fissiez paroître votre mécontentement...

M. DE FLORVILLE.

Non, non, je sais me contenir, & je suis résolu de tout entreprendre pour la corriger.

AMBROISE.

Songez à ce que vous m'avez promis.

M. DE FLORVILLE.

Il paroît que mes enfans n'ont d'autres amusemens, d'autres plaisirs, que ceux qu'ils partagent avec le père de ma femme ?

AMBROISE.

Il est vrai, & depuis qu'il est ici ils ne sont pas autant à plaindre : Madame... les néglige, leur Bonne les maltraite ; mais ils se consolent de tous ces petits désagrémens, en jouant en cachette tous les soirs avec lui.

M. DE FLORVILLE, *étonné.*

Comment ?

AMBROISE, *avec mystère.*

On les fait coucher de très-bonne heure pour en être plutôt débarrassé ; mais leur Bonne est à peine sortie, qu'ils se lèvent, vont le chercher, & jouent dans leur chambre à de petits jeux, tandis qu'on les croit dans leur lit.

M. DE FLORVILLE.

Tu plaisantes ?

AMBROISE.

Non, Monsieur ; je les ai surpris plusieurs fois dans cette agréable occupation ; mais je leur ai promis le secret ; ainsi n'allez pas me trahir.

M. DE FLORVILLE.

Ne crains rien. — Le père Candor va donc se coucher de bien bonne heure ?

AMBROISE.

En même-tems que les enfans, & ce soir ils se coucheront,

coucheront, je gage, plutôt qu'à l'ordinaire, à cause de la fête que Madame vous donne.

M. de FLORVILLE *très-étonné.*

Une fête?

AMBROISE.

Quoi! vous ne savez pas?.... Excusez, j'ai eu tort de parler; elle vouloit peut-être vous surprendre.

M. DE FLORVILLE.

Tu peux continuer, puisque, sans le vouloir, tu m'as instruit.

AMBROISE.

Eh bien! je sais que Madame a invité toutes les personnes qui composent sa société ordinaire à un grand souper qu'elle donne ce soir pour célébrer votre heureux retour, & qu'il y a bal, jeu & feu d'artifice, mais en exigeant de moi ce détail, vous vous ôtez le plaisir de la surprise.

M. DE FLORVILLE, *rêvant.*

Au contraire... Je songe.... L'idée est fort bonne... Oui, je peux prétexter....

AMBROISE.

Monsieur, n'allez pas dire.....

M. DE FLORVILLE.

Non, Ambroise, je ne ferai point un mauvais usage de tout ce que tu m'as appris; sois tranquille.... Dis à mon cocher de mettre les chevaux à huit heures.

AMBROISE.

Mais, Monsieur, & cette fête que Madame......

M. DE FLORVILLE.

Toi-même répands dans la maison, mais sans affectation, que je soupe ce soir à Paris.

AMBROISE.

Songez, Monsieur.....

M. DE FLORVILLE.

Je songe à tout... Quand tu auras fait ce que je viens de te dire, tu iras m'attendre dans mon appartement, & j'irai remplir ma promesse en t'instruisant de mon projet. On vient, c'est sûrement ma femme, prends garde qu'elle te voye... (*Ambroise sort*). Contraignons-nous & feignons d'avoir un engagement pour ce soir qu'il m'est impossibie de remettre.

SCENE IV.

Mad. DE FLORVILLE, *en peignoir*, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE.

J'ALLOIS passer chez toi, ma bonne amie quand on m'a dit que tu étois à ta toilette.

Mad. DE FLORVILLE.

Je m'y suis mise ce matin de bonne heure, pour être en état de recevoir les personnes qui viendront te féliciter sur ton heureux retour.

M. DE FLORVILLE.

Je n'attends personne: l'impatience où j'étois de revoir ma femme & mes enfans, m'a fait prendre la poste à Bordeaux le jour même où j'y suis débarqué, & je n'ai pas encore eu le tems d'informer nos amis de mon arrivée.

Mad. DE FLORVILLE.

Il y en a quelques-uns à qui il sera inutile de la marquer & que je n'ai point vus pendant ton absence... leur état....

M. DE FLORVILLE.

Est sans-doute le même qu'avant mon départ & mon cœur est le même aussi.

Mad. DE FLORVILLE.

Oui, mais tu sais qu'il y en a dont le peu de fortune....

M. DE FLORVILLE.

Ah! l'accroissement de la mienne me fait un devoir de les accueillir avec plus d'amitié qu'auparavant; les abandonnerois-je quand je peux leur être utile? Non, ma femme, celui qui nous aima dans la médiocrité est le véritable ami.

Mad. DE FLORVILLE.

Comment as-tu trouvé l'ameublement du salon de Compagnie & de ta chambre à coucher?

M. DE FLORVILLE.

Tu l'as choisi, & c'est assez pour qu'il soit de mon goût; j'y aurois cependant désiré un peu plus de simplicité. Cette maison n'est, à la vérité, qu'à une demi-lieue de Paris, mais elle n'en est pas moins regardée comme une maison de campagne, c'est pourquoi l'ancien meuble, quoiqu'un peu simple, lui convenoit assez. — Ah! j'ai remarqué en entrant dans ma chambre, qu'en faisant des changements on avoit oublié d'y replacer ce qui en faisoit le plus bel ornement.

Madame DE FLORVILLE.

Quoi donc?

M. DE FLORVILLE.

Le portrait de mon père ; je suis étonné que cet oubli ne t'ait pas frappé.

Mad. DE FLORVILLE.

Je l'ai fait ôter, parce qu'il étoit si mal peint & dans un costhume....

M. DE FLORVILLE.

Il étoit ressemblant, je le tenois de lui, c'en est assez pour me faire oublier ces défauts & me rendre ce tableau plus précieux que toutes les gravures futiles que tu as fait mettre à sa place : je te serai obligé de l'y faire replacer.

Mad. DE FLORVILLE.

La Fleur l'apportera chez un peintre connu, pour faire repeindre les habits.

M. DE FLORVILLE.

Non, ce seroit le dégrader & ôter son mérite à mes yeux : l'habit simple qui le couvre, peint sa candeur, sa franchise, & au lieu de reconnoître dans ce tableau, un homme respectable, un bon pere de famille, on n'y verroit plus qu'un de ces vieillards modernes, de ces Narcisses sexagenaires ; dont l'accoutrement ridicule sert de risée à la jeunesse & de honte à la vieillesse censée.

Mad. DE FLORVILLE.

Quelle idée!

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Mettons notre projet à exécution. — A propos je ne sais si je t'ai dit que je soupe ce soir à Paris.

Mad. DE FLORVILLE, *avec aménité.*

Ce soir ?... Comment !... A peine arrivé, après deux ans d'absence, tu veux... Ah ! la

premiere semaine m'appartient toute entiere, & c'est un caprice....

M. DE FLORVILLE.

C'est un engagement sacré.

Mad. DE FLORVILLE.

Oh! tu penses bien que je ne me départirai pas de mes droits.

M. DE FLORVILLE.

C'est une permission que je te demande & que tu ne peux me refuser, car il m'est impossible....

Mad. DE FLORVILLE, *avec grace.*

Impossible soit, mais je ne te l'accorderai pas, & tu souperas ici.

M. DE FLORVILLE.

Pour la premiere fois, tu me permettras de te désobéïr, après cela tu seras libre de me retenir quinze jours de suite.

Mad. DE FLORVILLE.

Il n'est point d'engagement de cette nature que l'on ne puisse remettre.

M. DE FLORVILLE.

Celui-ci ne peut souffrir de retard, & ma parole est engagée.

Madame DE FLORVILLE.

Tu piques ma curiosité; quel est donc ce souper si pressant?

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas permis de te nommer la personne chez laquelle je soupe, mais c'est une jeune femme qui vit, dans un quartier retiré, avec ses enfans & son pere, qui la consolent de l'absence d'un époux qu'elle chérit & qui a été obligé de traverser la mer pour une affaire d'honneur. Je fus

la connoissance de ce jeune homme, chez un de ses parents, à St. Domingue; lors de mon départ il me chargea de donner de ses nouvelles à sa femme, & de lui remettre quelqu'argent qu'elle attend avec impatience; je lui donnai ma parole qu'il ne s'écouleroit pas deux jours après mon arrivée sans que je me fusse acquitté de cette commission, qui me flattoit beaucoup; en arrivant j'ai écrit à la jeune femme & elle m'attend ce soir.

Mad. DE FLORVILLE.

Eh bien! il faut lui écrire de suite que vous irez demain.

M. DE FLORVILLE.

J'ai donné ma parole, & quand je n'aurois fait qu'une simple promesse, elle n'en seroit pas moins sacrée vis-à-vis d'un ami.

Mad. DE FLORVILLE.

Mais Monsieur....

M. DE FLORVILLE.

Mettez-vous à sa place, ma bonne amie; si ce jeune homme fût revenu en France avant moi, & que je l'eusse chargé de vous donner de mes nouvelles. Je présume assez de votre amitié, pour croire que le moindre retard de sa part vous eût causé une peine sensible.

Mad. DE FLORVILLE.

Laissez-là les comparaisons. — Vous souperez ici.

M. DE FLORVILLE.

Tu fais mes raisons, je n'ai plus rien à dire.

Mad. DE FLORVILLE.

Monsieur de Florville!... voilà un refus bien obstiné pour une cause bien légère. — (*Avec effort.*)

Mais écoutez... J'ai invité toute ma société à une fête que je donne pour vous, & vous n'aurez pas, je pense, la malhonnêteté d'y manquer ?

M. DE FLORVILLE.

Pourquoi m'avoir dit ton secret ? Cette idée diminuera le plaisir que je me promets de goûter ce soir.

Mad. DE FLORVILLE.

C'est-à-dire que malgré cela vous irez à Paris ?

M. DE FLORVILLE.

Je te l'ai déjà dit, & crois que les personnes avec lesquelles je souperai, célébreront mon retour de meilleur cœur que celles que tu as invitées, qui ne me connoissent vraisemblablement pas.

Mad. DE FLORVILLE.

Point d'ironie, s'il vous plaît.

M. DE FLORVILLE.

Non, je parle sincèrement. Songe donc que je souperai avec la femme, le pere, les enfans de mon ami ; que je tiendrai-là sa place ; qu'ils croiront l'entendre parler par ma bouche ; que chaque mot qui aura quelque rapport à lui, sera dévoré par toute sa famille qui l'idolâtre. Conçois-tu un plus beau rôle, si ce n'est celui de l'époux lui-même !

Mad. DE FLORVILLE.

C'en est trop. Ce refus cache un mystere, & si vous vous obstinez encore... (*Le pere Candor & les enfans entrent*).

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE PERE CANDOR, *tenant* AUGUSTE ET JULIE *par la main.*

Mad. DE FLORVILLE, *avec dépit, mais sans aigreur.*

AH! mon pere, vous venez dans un moment....

LE PERE CANDOR, *voulant sortir.*

Je me retire... Venez, mes enfans, retournons au jardin.

M. DE FLORVILLE, *l'arrêtant.*

Non, mon pere, non, vous ne pouvez jamais être de trop dans nos conversations. — Ma femme, vous n'avez pas de meilleur ami que celui qui vous donna le jour.

LE PERE CANDOR.

Vous lisez dans mon cœur, Monsieur de Florville.

M. DE FLORVILLE.

Appellez-moi votre fils, ou je croirai que vous m'en voulez. — Eh bien, vous venez du jardin avec vos petits enfans, ils vous ont fait enrager, je gage?

AUGUSTE.

Ah! mon dieu non; quand nous sommes avec notre grand papa, nous sommes toujours sages.

LE PERE CANDOR.

Cela est vrai. Depuis que je suis ici, je vais,

tous les matins, au jardin avec eux ; ils me tiennent l'échelle, je leur cueille des fruits ; nous déjeûnons ensemble ; & je mange de meilleur appétit.

M. DE FLORVILLE.

Ils vous donnent bien de la peine.

LE PERE CANDOR.

De la peine ?

M. DE FLORVILLE, *avec ironie.*

Oui, mon pere, leur mere est occupée aux petits détails du ménage, & n'a pas le tems de veiller sur eux.

Mad. DE FLORVILLE, *bas.*

Songez, Monsieur.....

M. DE FLORVILLE.

Leur bonne est à la toilette de sa maîtresse, & ne peut pas....

Mad. DE FLORVILLE, *bas.*

Monsieur de Florville.....

M. DE FLORVILLE, *avec amenité.*

Vous seul, vous seul prenez le soin de les dissiper, de les amuser, mais j'espere que quand je serai débarrassé de quelques affaires importantes je le partagerai avec vous.

LE PERE CANDOR.

Et vous appellez cela de la peine ? — La vieillesse & l'enfance se ressemblent, vous le savez, & j'avoue que je ne suis à mon aise qu'avec eux ; eux seuls me passent mes petits défauts, ou ne s'en apperçoivent pas : plus on approche de Paris, plus la vieillesse est dédaignée, l'enfance seule conserve pour elle une amitié mêlée de respect. — De la peine ? Ah ! mon fils, vous sentirez un jour que c'est un grand plaisir !

M. DE FLORVILLE.

Eh bien, ce plaisir, je prétends dans quelques jours le partager avec vous.

LE PERE CANDOR, *avec peine.*

Dans quelques jours... vous le goûterez seul.

M. DE FLORVILLE, *étonné.*

Expliquez-vous ?

Mad. DE FLORVILLE, *embarrassée & avec peine.*

Mon pere veut dire que cette campagne, qui est aux portes de Paris, est trop bruyante pour lui, & comme je me suis apperçue qu'il s'y déplaisoit & que d'ailleurs il n'est venu ici que pour passer quinze jours....

LE PERE CANDOR, *avec douleur.*

Il est vrai... & les quinze jours expirent demain.

AUGUSTE, *au père Candor.*

Demain ? Tu ne nous avois pas dit cela ?

Mad. DE FLORVILLE, *avec dépit & à demi-voix.*

Taisez vous, Monsieur.

M. DE FLORVILLE, *avec douceur.*

Ecoutez, ma bonne amie ; votre père est venu passer ici quinze jours pour vous voir seulement?

Mad. DE FLORVILLE.

Et... pour se dissiper.

M. DE FLORVILLE.

Vous ne pensiez pas que j'arriverois dans ce court espace de tems, mais enfin le ciel l'a voulu & je l'en remercie.... S'il lui prenoit envie d'y passer quinze autres jours pour moi à présent.

LE PERE CANDOR, *avec chaleur.*

Ah ! si ma fille....

M. DE FLORVILLE, *vivement.*

Allons, allons, voilà qui est arrêté, (*à sa*

femme, avec une gaiete, mêlée d'ironie). Eh bien, il reſtera. (*Au pere Candor.*) Et ſi au bout de ce tems vous êtes accoutumé à ce pays-ci, vous y reſterez tant qu'il vous plaira (1).

JULIE.

Mon papa, comme nous vous aimons !

AUGUSTE.

Tu reſteras tant que tu voudras. Ah ! reſte toujours; tu vois que mon papa t'aime bien.

LE PERE CANDOR, *vivement.*

Et votre mère auſſi, mes enfans, m'aime bien... Je reſterai tant que vous voudrez.

AUGUSTE ET JULIE.

Oh! toujours, toujours.

LE PERE CANDOR.

Ces pauvres enfans! Eſt-ce qu'il eſt poſſible de ne pas les aimer?

Mad. DE FLORVILLE, *à part, avec peine.*

Quelle ſouffrance! Ils ne s'en iront pas.

AUGUSTE, *bas.*

Mon papa, avez-vous fait ma paix avec maman.

M. DE FLORVILLE.

Sois tranquille, elle ne t'en veut pas.

AUGUSTE.

Maman, je vous aſſure que je ferai plus attentif une autre fois, & que je prendrai garde....

---

(1) Il eſt impoſſible d'indiquer ici la Pantomime expreſſive de M. Grangé dans cette Scène ; le trait : HÉ BIEN IL RESTERA, eſt de lui, & fait le plus grand effet au théâtre, parce qu'il lui a été inſpiré, par ſon cœur, dans un de ces momens heureux, où le grand Acteur s'identifie totalement avec le perſonnage qu'il repréſente.

Mad. DE FLORVILLE, *revenant à elle.*

Que me voulez-vous? Que dites-vous, Monsieur?

AUGUSTE.

Que quand vous serez à votre toilette, je n'irai point.....

Mad. DE FLORVILLE.

C'est bon, c'est bon.... (*à part avec douleur*). C'est un supplice.

M. DE FLORVILLE, *au pere Candor.*

Mon pere, si vous êtes libre ce matin, nous irons, ensemble, faire un tour du côté de ce petit bois....

AUGUSTE, *gaiement.*

Où nous allâmes hier? Près de ce vieux mur où il y a un nid de pierrots? Oh! je le reconnaîtrai bien.

M. DE FLORVILLE.

Oui, justement. Va chercher ton chapeau & nous irons tout de suite. (*Auguste sort en sautant.*)

LE PERE CANDOR.

C'est un peu loin, & ma fille n'y viendra pas, sans doute?

M. DE FLORVILLE, *avec ironie.*

Non; elle donne à souper ce soir, & elle n'a pas trop de tems....

Madame DE FLORVILLE, *avec un dépit qu'elle cherche à cacher.*

Non, mon pere, je n'irai point.

M. DE FLORVILLE.

Allez, père Candor, je vous suis, & nous nous promènerons jusqu'au dîner. (*Julie sort en courant, le père Candor court après elle*).

SCENE VI.

M. ET MAD. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE.

VOUS, ma bonne amie, songez à tout préparer pour bien recevoir votre monde; que mon absence ne trouble point la fête; j'arriverai peut-être avant qu'elle soit tout-à-fait finie.

Mad. DE FLORVILLE, *avec peine.*

Un moment, Monsieur. Voyez quelle sera mon humiliation! songez que c'est prouver à toute ma société, non-seulement le peu de pouvoir que j'ai sur votre cœur, mais encore le peu de cas que vous faites des personnes qui la composent.

M. DE FLORVILLE.

Tu m'excuseras, en leur disant mes raisons.

Mad. DE FLORVILLE, *avec abandon.*

On les croira feintes, & je n'en trouverai pas d'assez fortes pour vous excuser; il n'en existe point.

M. DE FLORVILLE.

J'ai donné ma parole.

Mad. DE FLORVILLE.

Ce voyage d'outre-mer vous a changé, Monsieur, & vous ne vous appercevez pas que votre maniere d'agir avec moi....

M. DE FLORVILLE, *avec tranquillité.*

Est la même qu'avant mon départ, & mes sentimens pour toi ne sauroient changer.

Mad. DE FLORVILLE, *avec chaleur.*

Craignez de me donner des soupçons ....

M. DE FLORVILLE, *toujours avec tranquillité.*

Ton cœur est incapable de douter du mien; mais je vais rejoindre ton père & nos enfans, & à notre retour j'espere que tu auras oublié....

Mad. DE FLORVILLE, *avec douleur.*

Je ne l'oublierai de ma vie. Un mot encore......

M. DE FLORVILLE, *avec douceur & aménité.*

Ce seroit vainement... Adieu, tu sais qu'ils m'attendent. (*Il s'arrête au fond, & fait des signes de contentement*).

SCENE VII.

MAD. DE FLORVILLE, *seule.*

QUELLE froideur! je ne puis m'y méprendre, il n'est plus le même... Il ne me traitoit pas ainsi avant son départ.... L'absence auroit-elle changé son caractère?... Je me faisois un plaisir de le surprendre; mon amour-propre jouissoit d'avance des complimens que j'allois recevoir: Monsieur de Florville passoit pour un homme aimable.... il l'est encore avec mon pere, ses enfans.... Non, ce n'est qu'avec moi seule.... Aurois-je quelque chose à me reprocher?.... (*avec abandon*). Ah! je ferois tout pour mériter la tendresse de mon époux.... Mais quel est ce souper si pressant, cette

femme ſi intéreſſante, cette famille..... Seroit-ce une fable, ou la jeune femme ſeroit-elle?...... (*avec douleur*). Je ne ſuis point jalouſe de mon époux, mais s'il m'eſtimoit aſſez peu pour me donner une rivale, cette humiliation m'arracheroit la vie. (*Elle ſe jette dans un fauteuil*).

SCENE VIII.

LISETTE, MAD. DE FLORVILLE.

LISETTE, *accourant.*

MADAME....

Mad. DE FLORVILLE.

Que me veux tu Liſette?

LISETTE.

Votre couturiere vient d'apporter la robe que vous devez mettre ce ſoir; elle eſt charmante, toutes les femmes en feront jalouſes &.... Mais qu'avez-vous?.... Cet air triſte....

Mad. DE FLORVILLE, *oppreſſée.*

As tu vu Monſieur de Florville?

LISETTE.

Il vient de ſortir avec le pere Candor & les enfans; il avoit l'air fort ſatisfait.

Mad. DE FLORVILLE.

Il ne ſoupe pas ici.

LISETTE.

Et cette fête que vous donnez pour célébrer son retour, & à laquelle vous avez invité tant de monde?

Mad. DE FLORVILLE.

Il n'y sera point: rien n'a pu l'arrêter; il a promis d'aller souper à Paris avec une jeune femme &....

LISETTE, *vivement.*

Avec une jeune femme...? Et c'est lui-même qui vous l'a dit?....

Mad. DE FLORVILLE.

Lui même.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle être sûr de la façon de penser de son épouse... Ne plaisantez-vous point?

Mad. DE FLORVILLE, *avec douleur.*

Je n'en ai nulle envie.

LISETTE.

Vous a-t-il dit aussi son nom, sa demeure?.... C'est apparemment quelque femme qu'il a connu à Saint-Domingue, & qui aura passé en France dans le même vaisseau que lui.

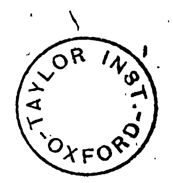
Mad. DE FLORVILLE.

Dans le même vaisseau, dis-tu? Mais... en effet, cela me paroît plus vraisemblable que ce qu'il m'a dit: il m'a caché son nom & sa demeure, & s'est contenté de me dire qu'elle logeoit dans un quartier retiré.

LISETTE.

C'est tout simple, comme toutes les femmes honnêtes.

Mad.



Mad. DE FLORVILLE.

Sérieusement, Lisette, tu penses?...

LISETTE.

Moi, Madame, je ne pense rien.

Mad. DE FLORVILLE.

Tu peux parler. J'ai toujours aimé & estimé Monsieur de Florville, mais je n'ai jamais eu la folie de concevoir la moindre jalousie....

LISETTE.

C'est fort bien fait; ainsi ce souper, ce rendez-vous?....

Mad. DE FLORVILLE.

Ce rendez-vous, Lisette?

LISETTE.

Que voulez-vous penser de ce refus?

Mad. DE FLORVILLE.

Il prétend que c'est une affaire très-pressée; qu'il a donné sa parole....

LISETTE.

Il n'y a point d'affaire, point de parole qui tienne. Je voudrois bien que mon mari, (si j'en avois un, s'entend), m'objectât pour s'absenter, après un voyage de deux ans, qu'il a des affaires, des soupers, & le même jour sur-tout où j'aurois pris la peine d'inviter ma société à une fête que je donnerois exprès pour lui.... Je le voudrois.... Il iroit, peut-être, comme votre infidèle, mais je ne le lui pardonnerois de ma vie.

Mad. DE FLORVILLE, *avec douleur.*

Tu m'ouvres les yeux. Je n'osois me livrer à mes soupçons, mais je commence à croire qu'ils n'étoient que trop bien fondés.

LISETTE.

Vous pleurez, je crois.... J'eſpère que c'eſt de dépit.

Mad. DE FLORVILLE.

Comptes-tu pour rien la honte de me voir dédaignée ? Songe que cela peut ſe ſavoir dans le monde..... Ah ! ma chere Liſette, aide-moi à me convaincre de la perfidie de Monſieur de Florville : l'incertitude eſt déſeſpérante.

LISETTE.

Voyons.... Comment nous y prendrons nous ?

Mad. DE FLORVILLE, *avec chaleur.*

Ne pourrois-tu pas engager la Fleur, comme ſi cela venoit de toi, à prendre un cheval, à ſuivre de loin ſa voiture, & à s'informer du nom de la perſonne chez laquelle il le verra deſcendre ?

LISETTE.

Je ferai tout pour vous obliger. Soyez tranquille, vous connaiſſez l'intelligence de la Fleur : avant minuit nous aurons de ſes nouvelles.

Mad. DE FLORVILLE.

J'y compte.

LISETTE.

Vous, banniſſez le chagrin & ne ſongez qu'à vous diſſiper.

Mad. DE FLORVILLE.

Quant à mon père & à mes enfans....

LISETTE.

Laiſſez-moi faire, ils ſeront tous trois couchés à la chûte du jour.

Mad. DE FLORVILLE, *à part, avec douleur.*

Ah ! Monſieur de Florville !

LISETTE.

Oui, je sais qu'il est dur de se voir trahie, à votre âge sur-tout. Allons, contraignez-vous jusqu'à ce qu'il soit parti, & ce soir, la compagnie, le souper, le bal, acheveront de vous dissiper.

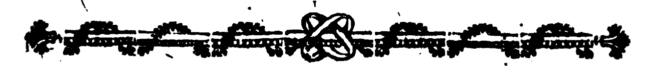
Mad. DE FLORVILLE, *en sortant.*

Tu me réponds de la Fleur?

LISETTE.

Il le suivra, soyez en sûre. (*Seule en s'en allant*). Pourquoi brûle-t-on de savoir ce qu'on devroit toujours vouloir ignorer.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

Le Théâtre représente une chambre meublée simplement; au fond & dans les angles, à droite & à gauche, sont deux portes, qui sont celles des chambres à coucher des enfans : à gauche & sur le devant, est la porte de la chambre du père Candor. Les Acteurs entrent à droite. Il y a une table sur le devant du théâtre.

Au lever de la toile les enfans soupent à une petite table, placée au fond du théâtre. Lisette est près d'eux, un Domestique les sert.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE ET JULIE, *soupant*, LISETTE, UN DOMESTIQUE,

LA FLEUR, *entre un instant après le lever de la toile.*

LISETTE, *venant sur l'avant-scène avec la Fleur.*

COMMENT! tu n'as pas suivi Monsieur de Florville ?

LA FLEUR.

Il y a plus d'une demi-heure qu'il est parti; il faisoit encore jour, & Ambroise, qui étoit derriere la voiture, auroit pu m'appercevoir.

LISETTE.

Que va dire Madame ?

LA FLEUR.

Tu vois que ce n'eſt pas manque de bonne volonté, puiſque je ſuis tout botté ; d'ailleurs, ma chere Liſette, cela dérangeoit un peu notre joli plan : Monſieur de Florville, qui a été en bonne fortune, m'auroit peut-être fait courir tout Paris, & c'étoit une ſoirée perdue, tandis que nous pouvons l'employer agréablement. Champagne & la Jeuneſſe ſont dans l'antichambre : ils annoncent ; on va bientôt jouer, tu ſeras libre ; on me croit à Paris, & nous pourrons cauſer. J'ai bien des choſes à te dire.

LISETTE, *à Julie.*

Allons, Mademoiſelle, dépêchez-vous.

LA FLEUR.

L'arrivée de Monſieur de Florville dérange un peu notre petite fortune ; il a l'air rangé, éconôme, d'ailleurs ce vieux Ambroiſe que Madame maltraitoit en ſon abſence, va rentrer en crédit, & ſi tu m'en crois nous quitterons le ſervice. Où les maîtres ſont ſages les valets ſont miſèrables, qu'en penſes-tu, Liſette ?

LISETTE.

Je crois que tu as raiſon, mon cher la Fleur. Oui, voilà Monſieur arrivé, plus de jeu, plus de bals, plus de grands dîners.

LA FLEUR.

Conſéquemment plus de profits. Si tes épargnes ſont auſſi conſidérables que les miennes, nous en aurons aſſez, &....

LISETTE.

Je gage pour le double. Comptes-tu pour rien le produit de ce que Madame appelle ses chiffons, qui sont des robes presque neuves, des bonnets encore très-frais, toutes les sottises qui servent à la parure d'une coquette, & qui n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont nouvelles, tout cela passe à la femme de chambre.

LA FLEUR.

Je te l'ai déjà dit, si tu veux joindre nos petites fortunes en joignant notre sort, je te promets de doubler nos fonds avant deux ans.

LISETTE.

Oh! tu exagères.

LA FLEUR.

Toi, de la figure, moi de l'esprit; ajoute à cela un peu d'argent; voilà de quoi parvenir aux plus grandes places.

LISETTE.

Oui, mais la naissance.....

LA FLEUR.

Eh bien! nous l'achetterons, & l'on n'aura plus rien à nous reprocher. Quelle perspective agréable! je m'en réjouis d'avance. (*Il écoute*).

LISETTE.

Qu'as-tu?

LA FLEUR, *épouvanté.*

Ah ciel! je crois entendre Madame.... Que dire! que faire!

LISETTE, *regardant.*

C'est elle-même. Ne perdons pas la tête. Dis comme moi.

LA FLEUR.

S'il faut mentir, je suis ton homme.

LISETTE.

Feins d'arriver... l'air fatigué, harrassé.

LA FLEUR.

Comme cela ?

LISETTE.

Bon. — Paix. — Elle entre.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, MAD. DE FLORVILLE, *très-parée.*

MAD. DE FLORVILLE.

COMMENT! ces enfans ne sont pas encore couchés ?

LISETTE.

Madame.... j'allois....

MAD. DE FLORVILLE.

Ah! Lisette, tu ne peux concevoir ce que je souffre : j'ai voulu jouer, à chaque instant je faisois des fautes. Si tu avois vu mon embarras, quand on m'a demandé où étoit M. de Florville..... Comment! vous voilà, la Fleur !

LA FLEUR, *embarrassé.*

Oui, Madame... me voilà.

LISETTE.

Il arrive à l'instant.

Mad. DE FLORVILLE, *vivement.*

Eh bien! l'avez-vous ſuivi? L'avez-vous vu entrer? Où? Comment ſe nomme-t-elle?

LA FLEUR.

Madame. ...

LISETTTE.

Il m'a dit... qu'il l'avoit ſuivi d'auſſi loin qu'il avoit pu... pour qu'Ambroiſe...

Mad. DE FLORVILLE.

Eh bien! où eſt-il deſcendu?

LA FLEUR

Dans.... dans une rue, Madame....

Mad. DE FLORVILLE.

J'entends bien, mais comment ſe nomme-t-elle?

LA FLEUR.

Madame... c'eſt dans le fauxbourg St-Germain, voilà ce dont je ſuis sûr.

Mad. DE FLORVILLE.

Ce n'eſt pas cela que je vous demande; comment ſe nomme-t-elle?

LA FLEUR.

Elle ſe nomme....

Mad. DE FLORVILLE.

Quel eſt ſon état?

LA FLEUR.

Vous confondez, Madame, je ne ſais, ni ſon nom, ni ſon état.

Mad. DE FLORVILLE.

Pourquoi avez-vous donc ſuivi Monſieur de Florville?

LISETTE, *embarraſſée.*

Il dit.... qu'auſſitôt que Monſieur eſt entré dans la maiſon.... Ambroiſe eſt reſté ſur la porte.

Mad. DE FLORVILLE.

Ambroise !... le scélérat !... Protéger les intrigues de son maître ! — Il est resté, dites-vous, sur la porte ?...

LA FLEUR.

Oui, Madame... sur la porte de l'hôtel.

Mad. DE FLORVILLE.

De l'hôtel ? C'est donc une personne comme il faut ?

LA FLEUR.

Mais... oui... Je n'en sais rien, Madame.

Mad. DE FLORVILLE.

Vous êtes un sot.... Quelle perplexité !... Reconnoîtriez-vous la maison, ou l'hôtel où il est descendu ?

LISETTE.

Oh! oui Madame.... demain si vous voulez....

Mad. DE FLORVILLE, *avec chaleur.*

Demain, Lisette ?... Ce soir, à l'instant. — Prenez un cheval, retournez dans la rue où vous l'avez vu descendre ; attendez qu'il soit sorti, informez-vous du nom, de l'état, du pays de la Dame. Voilà ma bourse, partagez avec les domestiques de la maison, & ne revenez que bien instruit.

LA FLEUR, *va pour sortir & revient.*

Mais... Madame, si....

Mad. DE FLORVILLE.

Quoi ! que voulez-vous encore ?

LA FLEUR.

Si .... Monsieur .....

Mad. DE FLORVILLE.

Eh bien ?

LA FLEUR.

Ne sortoit pas de l'hôtel.

Mad. DE FLORVILLE.

S'il ne sortoit pas !.... Il semble qu'il se plaise à me désespérer. — Allez & ne paroissez devant moi qu'avec des renseignemens certains.

LA FLEUR, *en sortant.*

Allons... (*regardant la bourse*) ; l'excéllent métier ! on paye jusqu'à nos mensonges. (*Il sort.*)

SCENE III.

MAD. DE FLORVILLE, LISETTE, JULIE ET AUGUSTE, *à table.*

Mad. DE FLORVILLE, *s'asseyant.*

AH ! Lisette, suis je assez humiliée !

AUGUSTE, *sortant de table.*

Ma bonne, nous avons soupé.

Mad. DE FLORVILLE.

Un instant, Monsieur. Ne voyez-vous pas que votre Bonne est avec moi ?

JULIE, *venant sur l'avant-scène.*

Est-ce que vous avez du chagrin, maman ?

Mad. DE FLORVILLE, *avec impatience.*

Taisez-vous, petite sotte.... Pourquoi ne les avoir pas couchés ?

LISETTE.

J'allois les sortir de table quand la Fleur est

arrivé ; je les coucherai aussitôt que vous aurez rejoint votre société.

AUGUSTE.

Voulez-vous permettre que nous allions embrasser notre grand papa avant de nous coucher ?

Mad. DE FLORVILLE.

Non, Monsieur, votre Bonne n'a pas le tems d'attendre votre commodité.... (*A part*). Le parjure !

JULIE.

Vous pleurez, maman.

Mad. DE FLORVILLE, *avec humeur & confusion.*

Taisez-vous, vous dis-je, vous n'ouvrez la bouche que pour dire des sottises.

AUGUSTE, *bas à Julie.*

Tais-toi donc. Est-ce que tu ne vois pas que maman a de l'humeur.

Mad. DE FLORVILLE, *se levant avec précipitation & essuyant ses larmes.*

J'entends du bruit. Je crains de paraître tant je suis agitée.

LISETTE.

Remettez-vous. C'est le pere Candor qui va se coucher.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE PERE CANDOR, *un bougeoir à la main.*

Mad. DE FLORVILLE, *avec étonnement.*

COMMENT ! mon pere, il y a une heure qu'il fait nuit.... Je croyois que vous reposiez.

LE PERE CANDOR.

Je me suis amusé à voir les préparatifs du bal & du feu d'artifice.

AUGUSTE ET JULIE, *gaiement.*

Un feu d'artifice ? Est-ce que nous ne le verrons pas, maman ?

Mad. DE FLORVILLE.

Lisette, couchez-les. (*Au pere Candor*). Pourquoi parler de cela devant les enfans ? (*Lisette amène les enfans au fond du théâtre, & défait leur coëffure*).

LE PERE CANDOR.

Et vous, ma fille, pourquoi les priver d'un plaisir qu'il vous coute si peu de leur procurer ?

Mad. DE FLORVILLE.

Je suis assez raisonnable pour gouverner seule mes enfans, & je suis étonnée, mon pere....

LE PERE CANDOR.

Point d'humeur. Je vous cherchois pour vous dire que la compagnie étoit inquiète de vous.

Mad. DE FLORVILLE, *avec peine & étonnement.*

Est-ce que quelqu'un vous a parlé ?

LE PERE CANDOR.

Oui. Une jeune dame, très-brillante, s'est adressée à moi, & m'a dit : mon ami, savez-vous ce qu'est devenue Madame de Florville ?... Je lui ai répondu, assez indifféremment, que je n'en savois rien. Peut-être m'a-t-elle pris pour un de vos domestiques ; la méprise est pardonnable.

Mad. DE FLORVILLE, *émue.*

Mon pere !....

LE PERE CANDOR.

Elle n'est pas obligée de savoir que la bure

couvre celui qui vous donna le jour, mais elle ne doit pas ignorer que l'habit le plus simple couvre souvent l'homme le plus vertueux. (*Avec douleur.*) Adieu, ma fille, demandez au Ciel de n'être jamais méprisée par vos enfans, car c'est la plus grande des humiliations. — Bon soir, mes enfans, aimez bien votre mere, & le Ciel vous bénira. (*Il entre dans sa chambre*).

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, *hormis* LE PERE CANDOR.

AUGUSTE, *à Lisette.*

MA Bonne, qu'est-ce qu'il a notre bon papa? On diroit qu'il pleure.

Mad. DE FLORVILLE.

Je ne puis respirer.

JULIE, *entrant dans sa chambre.*

Bon soir maman.

AUGUSTE, *de même.*

Bon soir, ma petite maman.

Mad. DE FLORVILLE, *très-émue.*

Lisette, as-tu entendu mon pere?

LISETTE.

Non, mais qu'avez-vous? Vous pleurez, je crois... Que vous a-t-il dit? Quelque dicton, quelque vieille sentence? Allons, allons, sechez vos larmes & allez rejoindre la compagnie, un vingt-un fera oublier tout cela. Pauvres femmes! comme

nous sommes foibles ! comme un rien nous émeut ! parce qu'on a un pere & des enfans faut-il renoncer à tout plaisir ? Non, chaque âge a les siens, la vieillesse aime la tranquillité ; l'enfance, le tumulte, & votre âge la parure, le jeu, la société. Rentrez, croyez-moi, & ne songez ni à la perfidie de votre époux, ni aux froids raisonnements du père Candor.

Mad. DE FLORVILLE.

Lisette, vous vous oubliez... Allons, je vais tâcher de me dissiper, car depuis que Monsieur de Florville est ici, je n'ai eu de moment agréable que celui de son arrivée. (*Elle sort*).

SCENE VI.

LISETTE, *seule.*

MA pauvre maitresse ! on diroit presque qu'elle est jalouse.... jalouse de son époux ! c'est bien vouloir se rendre malheureuse. (*Allant à la porte de la chambre d'Auguste, puis à celle de Julie, & les appellant à demi-voix*). Auguste — Julie. — Ils dorment déjà, c'est bon. Allons voir ce que la Fleur est devenu. (*Elle emporte la bougie*).



SCENE VII.

Le Théâtre est très-sombre.

AUGUSTE ET JULIE.

AUGUSTE, *entr'ouvrant la porte de sa chambre.*

Elle est sortie.... Allons, ma sœur.

JULIE, *entr'ouvrant la sienne.*

Tu es bien sûr que ma bonne ...

AUGUSTE, *à demi-voix.*

Oui, elle a emporté la lumiere, elle ne pense plus à nous. Allons frapper à la porte de notre grand papa.... Donne-moi la main. (*Ils vont en tâtonnant du côté de la porte*).

JULIE.

De quel côté?

AUGUSTE.

A ta droite.... Viens donc.

JULIE, (*prenant Auguste par le bas de son habit*).

Ah! je te tiens. — Ce bon papa! Il avoit l'air bien triste quand il est entré dans sa chambre; je crains bien qu'il ne veuille pas jouer ce soir.

AUGUSTE.

Oh que si: il est si bon! (*Arrivant à la porte*). Attends.... je crois que j'y suis. (*Il frappe doucement*). Mon bon papa, mon bon papa.

LE PERE CANDOR, *dans sa chambre.*

Un instant, un instant, mes enfans.

AUGUSTE, *très-gaiement.*

C'eſt bon. Entends-tu, il va venir.

JULIE.

Le bon papa ! ça me fait bien de la peine quand maman lui parle durement.

AUGUSTE.

Et à moi donc. Tout à-l'heure quand il nous a dit : bon ſoir, mes enfans, les larmes me ſont venues aux yeux ; j'allois pleurer, mais je me ſuis retenu, parce que maman étoit là. (*Il écoute*). Mais.... oui.... je l'entends.

SCENE VII.

LE PERE CANDOR, JULIE, AUGUSTE.

LE PERE CANDOR, *un bougeoir d'une main, & des cartes & une bourſe de l'autre.*

Eh bien ! mes enfans, vous venez donc chercher votre revanche ? Je vous ai gagné hier au ſoir bien de l'argent. (*Julie range la table*).

AUGUSTE.

Oui, mais c'eſt égal, quand nous n'en avons plus, tu nous en donnes.

LE PERE CANDOR.

Et ſi vous me faites banqueroute ? Si — Prenez garde de vous faire mal. — Si vous ne me payez pas ?

JULIE.

Si nous ne te payons pas.... Eh bien ! tu t'en conſoleras,

consoleras, parce que tu n'es pas avare, toi. — Auguste, apporte le fauteuil pour mon bon papa.

AUGUSTE, *mettant le fauteuil près de la table.*

Tiens, assieds-toi, tu dois être las, car nous t'avons bien fait courir ce matin.

LE PERE CANDOR, *s'asseyant.*

Il est vrai, mais cela me fait du bien. — Tenez, je n'ai rien oublié, voilà les cartes, & voilà notre petite fortune. — Julie; voilà ton argent, Auguste voilà le tien, & voilà le mien. Je vais distribuer les cartes. Coupe Julie, tu me porteras bonheur. (*Elle coupe.*) Allons, mes enfans, mettons au jeu! (*Ils mettent au jeu*).

AUGUSTE, *pendant qu'il distribue les cartes.*

C'est un joli jeu que la bataille, je l'aime bien mieux que celui que maman joue avec Monsieur Dorval.

JULIE.

Elle l'appelle le *piquet*; je n'y comprends rien.

AUGUSTE.

Elle se fâche toujours quand elle joue ce jeu là, & nous, nous rions toujours quand nous jouons le nôtre, ainsi c'est le nôtre qui vaut mieux.

LE PERE CANDOR, *ramassant ses cartes.*

Vous avez raison, mes enfans, ne regardez jamais le jeu que comme un amusement. Si vous aviez eu un seul instant d'humeur en jouant avec moi, j'aurois quitté le jeu tout de suite.

AUGUSTE, *jouant.*

De l'humeur? Eh pourquoi? — Ramasse tes cartes, ma sœur. — Que je perde, que je gagne, c'est toujours ton argent. — Bataille. — Et puis,

nous ne jouons que pour le plaisir d'être avec notre bon papa. — A toi Julie.

JULIE, *jouant.*

As de carreau, c'est pour moi.

LE PERE CANDOR.

Mes enfans, quand je ne serai plus ici, jouerez-vous ensemble le soir ?

AUGUSTE.

Est-ce qu'on peut jouer sans lumiere ? — Ah ! bataille de Rois. — Et d'ailleurs, quand nous en aurions, nous n'oserions pas jouer seuls, parce-que si maman nous surprenoit....

LE PERE CANDOR.

Et si elle vous surprenoit à présent ?

AUGUSTE.

Nous en serions bien fâchés, mais malgré cela, nous savons bien que nous ne pouvons pas faire de mal quand nous sommes avec toi.

LE PERE CANDOR.

Votre maman ne vous fait coucher de bonne heure que parce qu'elle croit que cela vous fait du bien, & moi je ne consens à jouer tous les soirs avec vous, que parce que je sais que vous ne vous endormez pas de bon cœur quand je ne vous ai pas embrassés. — Roi de pique.

JULIE.

Prends, Auguste.

AUGUSTE.

Oh ! ça c'est vrai, & puis, est-ce que tu crois que nous nous coucherions si tranquilement, sans l'espérance de nous amuser avec toi quand ma Bonne est sortie ? — Joue donc, ma sœur. —

Demande à Julie, nous ne sommes sages que depuis que tu es ici.

JULIE.

Oh oui! & si tu veux que nous soyons toujours sages, il faut y rester toujours. (*Elle l'embrasse*).

LE PERE CANDOR, *à part.*

Les charmans enfans! Quel cœur! Puissent-t ils n'être jamais corrompus par les mœurs du siècle! Puisse leur mere....

AUGUSTE.

Tu pleures, mon bon papa.

LE PERE CANDOR.

C'est de plaisir, c'est de tendresse. (*A part.*) Leur amour peut seul me faire supporter l'indifférence de ma fille. — Oui, sans vous, mes enfans, je mourrois de douleur. (*Auguste pleure d'attendrissement*).

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE FLORVILLE, AMBROISE, *tenant un panier couvert.*

M. DE FLORVILLE, *bas.*

ILS sont ensemble, cachons-nous de ce côté. Personne ne nous a vus, je pense?

AMBROISE, *posant le panier.*

Non Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Écoutons. Ils ne me croyent pas si près. (*Ils restent au fond*).

LE PERE CANDOR.

Qu'as-tu Auguste? Allons mon enfant, songe à ton jeu.

AUGUSTE, *pleurant & relevant les cartes.*

Je prends. — Oh! tu crois parce que je suis jeune que je ne vois pas ce qui te fait de la peine... Avant-hier, quand je t'ai rencontré derriere la petite charmille, tu as cru que j'arrivois, tu as cru, parce que j'avois les yeux rouges, que maman m'avoit grondé.....

LE PERE CANDOR, *ému.*

Eh bien?

AUGUSTE.

Eh bien. Il y avoit un quart-d'heure que je te voyois sans être vu; il y avoit un quart-d'heure que je pleurois de te voir pleurer.

LE PERE CANDOR, *vivement.*

Mon enfant, je pleurois, parce que....

AUGUSTE.

Oh! j'ai tout entendu.... J'aime maman, mais je l'aimerois bien davantage si elle t'aimoit autant que nous.

LE PERE CANDOR, *vivement.*

Elle m'aime, mes enfans, elle m'aime, j'en suis sûr.

AUGUSTE.

Tiens, mon papa, qui n'est pas ton fils, qui a été absent pendant deux ans, t'a fait plus de caresses, à son arrivée, que maman, depuis quinze jours que tu es ici, aussi je l'aime de tout mon cœur.

M. DE FLORVILLE, *toujours dans le fond.*

Que ne les entendez-vous, ma femme!

LE PERE CANDOR.

Les pauvres enfans. (*Regardant à sa montre d'argent*). Comment! il est près de neuf heures! nous avons causé plus long-tems qu'à l'ordinaire. (*Ils se lèvent*).

M. DE FLORVILLE, *à Ambroise*.

Il est tems de paroître.

LE PERE CANDOR.

J'entends du bruit.

M. DE FLORVILLE, *avançant*.

Ne craignez rien, mon pere, c'est moi, c'est Ambroise.

LE PERE CANDOR, *avec étonnement*.

Monsieur de Florville!... Vous nous surprenez... J'espere que vous ne me ferez pas un crime...

AUGUSTE, *vivement*.

Mon papa, c'est nous qui avons été le réveiller, ce n'est pas sa faute.....

M. DE FLORVILLE.

Auguste, vous oubliez que votre grand papa n'a pas besoin de se justifier vis-à-vis de moi.

LE PERE CANDOR.

Vous avez resté peu de tems à Paris, par quel hazard?....

M. FLORVILLE.

Je n'y suis point allé, je vous expliquerai cela; mais, avant tout, nous allons goûter ensemble d'un petit souper qu'Ambroise a apporté. (*Ambroise & les enfans arrangent le petit couvert.*)

AUGUSTE ET JULIE, *ensemble gaiement*.

Un souper?

LE PERE CANDOR.

Je ne comprends pas.... Ma fille sait donc?...

M. DE FLORVILLE.

On ne sait rien. Vous voilà tout interdit. Est-il donc si étonnant de voir un pere qui aime ses enfans, préférer un petit souper de famille à un grand repas d'étrangers ? Allons, allons, mes amis. — (*Ils aident tous à mettre le petit couvert*).

JULIE.

Et maman ?

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Elle m'embarrasse. (*Haut.*) Quelques affaires.... Asseyons-nous, mon pere, asseyez vous, mes enfans ; vous avez soupé, mais n'importe, vous vous coucherez un peu plus tard, & puis il n'est pas tous les jours fête. Te sens-tu un peu d'appétit, Auguste ?

AUGUSTE.

Oh ! que oui, mon papa, & puis le plaisir....

M. DE FLORVILLE.

Julie a l'air toute interdite. — Ambroise, donne à boire à mon pere.

AUGUSTE.

Mon papa nous allons boire à votre retour. Allons, ma sœur. (*Ils trinquent*).

M. DE FLORVILL.

Mes amis, il y a long-tems que je n'ai eu ce plaisir, mais j'espere le renouveller souvent. (*Après avoir bu*). A propos, vous savez que j'ai été chercher de l'argent à l'Amérique ; je suis riche à présent, & je me retiens pour jouer tous les soirs à la bataille avec vous.

AUGUSTE, *la bouche pleine.*

Vous prêterez donc de l'argent à mon bon papa, car il n'est pas riche, lui.

M. DE FLORVILLE.

Ton bon papa fait bien que l'argent que j'ai lui appartient. (*Au pere Candor*). Mais vous ne mangez pas ; vous avez l'air inquiet....

LE PERE CANDOR.

Non, c'eſt que.....

M. DE FLORVILLE, *bas au pere Candor.*

Je ne ſuis pas plus tranquille que vous, mais celle qui cauſe nos peines nous en dédommagera peut-être un jour.

AMBROISE.

Monſieur, j'entends du bruit. (*M. de Florville fait ſigne de parler bas*).

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR, *ſans paroître.*

Je ne ſais où eſt Liſette. J'apperçois de la lumière dans la chambre des enfans ; elle y eſt, ſans doute. (*Il entre*). Eh bien ! ma chere Li....

M. DE FLORVILLE, *ſe levant.*

L'importun !

LA FLEUR, *très-étonné.*

Comment !.... Excuſez..... Monſieur, ici !.... Je me retire.

M. DE FLORVILLE, *le retenant.*

Un inſtant. Que demandes-tu ?

LA FLEUR, *embarraſſé.*

Monſieur, pardonnez.... Je cherchois....

M. DE FLORVILLE.

Qui?

LA FLEUR.

Permettez....

M. DE FLORVILLE.

Tu parois étonné de me voir ici. Pourquoi ces bottes, ce fouet?

LA FLEUR.

Monsieur, je.... Je cherchois Lisette.

M. DE FLORVILLE.

Réponds, d'où viens tu? Où allois-tu?

LA FLEUR.

Monsieur, j'allois.... Je devois aller.... J'ai feint d'aller....

M. DE FLORVILLE.

Où?

LA FLEUR.

Je ne sais pas, Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Il y a quelque chose là-dessous. Je vais te faire punir si tu n'avoues....

LA FLEUR, *vivement.*

La peste! comme vous y allez..... C'est Madame qui m'avoit envoyé à Paris.

M. DE FLORVILLE, *le tirant à part.*

Ma femme, dis-tu?.... Parle bas. Pourquoi faire?

LA FLEUR.

Pour... pour.....

M. DE FLORVILLE.

Tu cherches, tu veux me tromper.

LA FLEUR.

Non, Monsieur, pour... pour acheter quelque chose pour la fête.

M. DE FLORVILLE.

Tu as hésité, tu mens. Je vais envoyer chercher des gens qui te feront parler....

LA FLEUR.

Diable, vous êtes pressant.

M. DE FLORVILLE.

Eh bien !

LA FLEUR, *à part.*

Je vais tout avoüer. (*Haut.*) Eh bien ! madame m'avoit commandé de vous suivre à Paris, &....

M. DE FLORVILLE.

De me suivre ?... Parle plus bas. Pour quelle raison ?

LA FLEUR.

Pour savoir....

M. DE FLORVILLE.

Acheve.

LA FLEUR.

Le nom & la demeure de la demoiselle chez laquelle vous deviez souper.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Le nom ? La demeure de la demoiselle ?.... Quoi ! des soupçons ! — (*Haut.*) Et tu as eu la hardiesse de me suivre, tu m'as vu descendre au bas du village, rentrer par le jardin avec Ambroise, & tu as été dire à ma femme ?....

LA FLEUR, *d'un ton important.*

Non, Monsieur, je sais trop le respect que je dois à mon maître pour.... Non, Monsieur, je ne vous ai point suivi.

M. DE FLORVILLE.

Je gage que la paresse seule.... Mais qu'as-tu dit à ma femme ? Quelle réponse lui as tu faite ?

LA FLEUR.

Ne pouvant me sauver autrement, Lisette m'a aidé à brocher une petite aventure galante....

M. DE FLORVILLE.

Comment, maraud ! vous avez eu l'insolence...

LA FLEUR.

Ma foi, Monsieur, mettez vous à ma place, plutôt que d'être renvoyé...

M. DE FLORVILLE.

Impertinent ! ainsi ma femme croit en ce moment, grace à vos soins, que je suis aux genoux de quelque coquette ?

LA FLEUR.

Quand on ne peut pas dire la vérité, on tâche du moins de faire un mensonge vraisemblable : eh ! qui diable auroit pu penser que tandis que nous vous croyions à Paris en bonne fortune, vous étiez ici à souper tristement avec Monsieur votre beau-père & vos enfans.

M. DE FLORVILLE.

Non pas un impudent valet, qui suppose toujours des défauts à ses maîtres.

LA FLEUR.

Si c'est-là la récompense....

M. DE FLORVILLE.

Je ne récompense jamais pour dire la vérité, mais je sais punir quand on me fait un mensonge. Montez dans votre chambre, sans faire de bruit ; Ambroise ira avant peu régler votre compte.... Et si tu dis un seul mot....

LA FLEUR.

Monsieur....

M. DE FLORVILLE.

Vous ne pouvez coucher dans cette maison, allez, allez. (*La Fleur sort*).

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *hormis* LA FLEUR.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

MA femme me soupçonne ! me suppose une intrigue ! — Je crains qu'elle ne vienne pas.... Oh ! j'ai un moyen sûr pour l'attirer sous un prétexte vain en ces lieux, & si elle tarde encore.... J'entends du bruit... Si c'étoit elle.... Remettons-nous. (*Il s'assied*).

LE PERE CANDOR.

Vous paroissez agité.

Mad. DE FLORVILLE, *sans paroître.*

Que veut dire la Fleur ? Il a l'air égaré....

LISETTE, *sans paroître.*

Madame, je ne sais....

Mad. DE FLORVILLE, *sans paroître.*

Je suis dans une agitation. (*Élevant la voix & s'adressant aux domestiques*). Apportez des flambeaux. — Viens, Lisette ; je ne conçois rien....

SCENE XI & *derniere.*

LES PRÉCÉDENS, MAD. DE FLORVILLE, LISETTE, DEUX DOMESTIQUES, *portant des flambeaux.*

(*Le pere Candor & les enfans se lèvent, M. de Florville, seul, reste assis*).

Mad. DE FLORVILLE, *avec un étonnement mêlé d'aigreur.*

COMMENT, mon pere! mes enfans! Qu'est-ce que cela signifie?.... (*avec un grand étonnement mêlé de confusion*). Dieux! mon mari!

LISETTE.

C'est lui-même! je n'en reviens pas.

M. DE FLORVILLE, *tranquillement.*

Pourquoi vous étonner, ma bonne amie? Vous voyez que votre pere, vos enfans, partagent en secret le plaisir que vous cause mon retour.

Mad. DE FLORVILLE.

Comment, Monsieur! Et ce souper avec cette dame, son pere, ses enfans?....

M. DE FLORVILLE, *se levant.*

A la dame près, je ne vous ai point menti. — As-tu pu penser que je préférerois la société d'une étrangere à celle de mon épouse? Non, celle de mon pere, de mes enfans pouvoit seule balancer le plaisir que me cause la tienne.

Mad. DE FLORVILLE, *avec confusion.*

Quoi ! je ferois jouée !

M. DE FLORVILLE.

Tu te trompes, ma bonne amie ; voici mes raisons : mon pere, mes enfans n'étoient point admis à la fête que tu donnes pour célébrer mon retour, & comme ce sont, après toi, mes meilleurs amis, il étoit juste qu'ils le célébrassent. J'ai préféré leur petit souper à ton festin, parce que la vérité, la franchise faisoient les frais de celui-ci, & que l'ennuyeuse étiquette présidoit à celui que tu as donné : Il n'y manquoit qu'une personne pour le rendre le plus beau de ma vie.

Mad. DE FLORVILLE.

Je suis confondue.... Quelle leçon terrible ! (*Elle se cache le visage*).

LE PERE CANDOR, *vivement.*

Ah ! je conçois... Quoi, ce souper ?.... Je ne sais si les larmes qui m'échappent sont de tristesse ou de joie.

M. DE FLORVILLE, *bas à Ambroise.*

Ambroise, amenez ces enfans, & cachez-leur l'embarras de leur mere. (*Ambroise sort avec les enfans, les domestiques laissent les flambeaux & sortent*).

Mad. DE FLORVILLE.

Et j'ai pu soupçonner !.... Je n'ose lever les yeux.

M. DE FLORVILLE.

Ne rougis point de tes erreurs, ta confusion me dit que tu vas tout réparer.

Mad. DE FLORVILLE.

Le pourrai-je jamais ?

M. DE FLORVILLE.

Il en eſt tems encore. Tes enfans t'aiment, prodigue leur tes ſoins, & ils t'adoreront; pour ton pere, ſes larmes te diſent que tu n'as jamais ſorti de ſon cœur.

Mad. DE FLORVILLE.

Suis-je aſſez coupable!

M. DE FLORVILLE.

Non, tu n'es que foible, tu as ſuivi l'exemple dangereux de ces femmes, qui, entraînées par les vains plaiſirs d'une vie bruyante, oublient ce qu'elles doivent à leur pere, à leurs enfans, à leurs époux; redeviens toi-même & connois le vrai bonheur.

Mad. DE FLORVILLE.

Et j'ai pu croire les indices fauſſes que mes domeſtiques m'ont données; j'ai pu croire... Que dis-je! leurs menſonges ſont moins affreux que mes ſoupçons. (*A Liſette*). Ne paroiſſez devant moi que pour recevoir votre compte.

LISETTE.

Madame....

Mad. DE FLORVILLE.

N'ajoutez pas à la hardieſſe que vous avez eue, celle de vouloir vous juſtifier, ſortez. (*Liſette ſort*). Me pardonneras-tu?

M. DE FLORVILLE.

Je n'ai jamais douté de ton cœur, & quand j'ai concerté cette épreuve, j'étois bien sûr qu'elle réuſſiroit.

Mad. DE FLORVILLE, *cherchant avec une tendre inquiétude.*

Je ne vois point mes enfans.

M. DE FLORVILLE, *vivement.*

Modere tes caresses; qu'ils ne s'apperçoivent pas que tu les a négligés ; rends-leur ta tendresse... par degrés, afin qu'ils puissent dire, dans un âge plus avancé : elle nous a toujours aimé. (*Mme. de Florville apperçoit son pere qui cache ses larmes : elle veut se jetter à ses genoux ; il l'arrête & la reçoit dans ses bras ; elle revient à son époux, qui dit gaiement, en essuyant ses larmes...*) — Mais laissons cela, que va dire ta compagnie?

Mad. DE FLORVILLE, *avec le plus grand abandon.*

Eh ! que m'importe, je suis heureuse. — Le plaisir seul que j'éprouve à avouer mes torts est plus pur, est plus doux que tous ceux que j'ai goûtés pendant ton absence. La coquette s'étourdit; mais n'a que des jouissances aussi fausses que les attraits qu'elle emprunte de l'art. Ma coquetterie à présent sera toute dans mes enfans ; les élever, les instruire, voilà mes seuls, mes vrais plaisirs, & leurs yeux & les tiens seront le miroir où je verrai chaque jour si je dois être contente.

LE PERE CANDOR.

Ma fille ! que vous savez bien faire oublier les peines !

Mad. DE FLORVILLE.

Je vais te présenter aux personnes que tu ne connois pas ; il y en a qui sont dignes de ton amitié ; venez, mon pere, je veux vous faire connoître à nos amis ; amenons aussi nos enfans, le bal vient de commencer, ils s'amuseront.

M. DE FLORVILLE.

Oui. — Mais si mon air un peu marin, si la

franchiſe de ton pere, la gaieté de tes enfans alloient déplaire à ces grandes dames ?

Mad. DE FLORVILLE.

Eh bien ! elles s'en iroient ; nous continuerions la fête en famille, & elle n'en ſeroit que plus belle.

M. DE FLORVILLE.

Je te reconnois. Voilà la véritable mere, qui n'eſt heureuſe qu'avec ſon pere, ſon époux, ſes enfans : maintenant nous pouvons aller nous réjouir.... (*Avec ſatisfaction*). Je m'apperçois que mon petit ſouper a produit tout l'effet que j'en attendois.

FIN.

Lû & approuvé pour la repréſentation & l'impreſſion, le 4 Novembre 1788.

SUARD.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer, A Paris, ce 6 Novembre 1788.

DECROSNE.

